

Annales

<http://Trempepet.uqam.ca>

5 mai 2003. Kropotkine. La guerre sépare : elle est faite pour séparer mais, en séparant, elle unit et crée de nouvelles agglomérations.

La guerre est un catalyseur qui accélère les réactions des individus et, indirectement, celles des sociétés.

La guerre est aussi un réveil matin, pour ceux qui végètent dans la nuit de l'optimisme. Pour ceux qui ont une vision un peu plus cynique de l'humanité, pour ceux qui croient que, sous les cendres, les braises de la violence sont toujours prêtes à enflammer le monde, la guerre est un simple verre grossissant.

La guerre met à nu. Son atrocité justifie les pires atrocités intellectuelles : qu'est-ce que la mort d'une idée devant la mort de milliers, de millions d'êtres humains ? La Première Guerre mondiale, bien plus que la Deuxième Guerre contre l'Irak, avait mis à nu le nationalisme de la majorité des socialistes et, même, d'anarchistes comme Pierre Kropotkine qui, après une campagne en France en faveur des Alliés (pour la Russie tsariste, donc), écrivit un article interventionniste pour *Mother Earth*¹, publié en novembre 1914. Comment est-il possible qu'un Kropotkine qui passa sa vie à lutter contre les États et à enseigner que les guerres modernes sont des guerres entre des intérêts économiques employant la vie des gens comme monnaie d'échange, ait pu commencer un article en faveur de la guerre avec l'affirmation suivante : « Je considère que tous ceux qui partagent l'idéal du progrès de

¹ Revue mensuelle anarchiste publiée aux États-Unis, de 1906 à 1918, par le « cercle » d'Emma Goldman.

l'humanité (...) doivent écraser les envahisseurs allemands ». Quelle est l'utilité de s'appuyer sur des citations de Bakounine et de Garibaldi, lorsqu'on argumente comme n'importe quel fonctionnaire du gouvernement français ? Comment peut-on perdre toute sa lucidité en l'espace de quelques mois ? Probablement que la guerre est un virus transmis aussi via la parole. Un virus beaucoup plus malin que celui du SRAS parce qu'il épargne souvent son hôte mais tue ceux qui n'ont pas la même aisance avec la parole.

Les moins aisés, quoi !

6 mai 2003. *Masque.* Pourquoi nous intéressons-nous tellement à ce qu'il y a derrière le masque ? Probablement parce que nous pensons que derrière notre masque il y a quelque chose de profond, de riche, digne d'être connu et comme nous ne pouvons pas nous considérer uniques... À moins... à moins que, sachant que derrière le nôtre il n'y a rien, nous espérons trouver un point d'appui derrière celui des autres.

Russes et Québécois. En lisant les réponses de Tolstoï aux critiques faites à *La guerre et la paix*, les Russes encore une fois m'ont fait penser aux Québécois : *Tous ceux qui ont fait la guerre savent à quel point un Russe est capable de bien faire sa besogne au combat, et combien il est au contraire peu capable de décrire ses actes avec les vantardises et les mensonges de rigueur. Tout le monde sait d'ailleurs que dans nos armées, la mission d'établir relations et rapports est remplie surtout par des étrangers.* J'ai pensé aux Québécois pas à cause de leur rapport à la guerre mais par leur peu d'aisance avec la vantardise.

Homme. L'homme est un animal politique, c'est-à-dire un animal peureux.

7 mai 2003. *Mitterrand et Chirac.* Le peuple, la presse, la télévision et les experts français sont contre le projet des pyramides de l'architecte américain Pei. Ce n'est pas la première fois que le peuple, la presse et les experts français s'opposent au projet d'un architecte étranger pour le Louvre : en 1665 ils forcèrent Louis XIV à renvoyer Bernini et à charger du projet

trois architectes pure laine. Mitterrand, qui connaissait l'histoire de son pays, rassura Pei : « Ce qui arriva à Bernini ne vous arrivera pas. » Le risque était pourtant énorme. Effectivement, tous les membres de la commission refusèrent le projet, mais Mitterrand fut moins influençable que Louis XIV et, à Pei, n'arriva pas ce qui était arrivé à Bernini. Je ne sais pas si le peuple, la presse, la télévision et les experts français remercièrent Mitterrand de ne pas avoir subi leur influence mais, vu la qualité des résultats, ils auraient dû le faire.

Et si le projet de Pei était déposé ces jours-ci ?

Bonne Mère !

Le projet d'un américain pour le Louvre ? Impossible ! « Ces Amerlos n'ont pas d'histoire », auraient crié tout bas Chirac et son valet de cour. « La France aux Français ! », aurait crié le peuple – ce même peuple qui, il n'y pas si longtemps, criait « Algérie française ! ».

8 mai 2003. De Gaulle et La Fontaine. Il y a un moyen sûr de se dégoûter à jamais du nationalisme : il suffit de lire les mémoires du général de Gaulle. Malheureusement cette lecture peut aussi dégoûter à jamais de la France, ce qui ne ferait que banalement renverser la position de de Gaulle. Pour se réconcilier avec les Français, si de Gaulle vous a fait glisser sur son caca, il suffit de lire la très belle description qu'un autre Français, Jean de La Fontaine, fit du comportement du Général pendant la Deuxième Guerre mondiale :

Dans un chemin montant, sablonneux, malaisé

Et de tous les côtés au soleil exposé.

Six fort chevaux tiraient un coche

(...)

Une mouche survient, et des Chevaux s'approche ;

Prétend les animer par son bourdonnement ;

Pique l'un, pique l'autre, et pense à tout moment

Qu'elle fait aller la machine.

(...)

*Se plaint qu'elle agit seule, et qu'elle a tout le soin ;
(...)
Ça messieurs les chevaux, payez-moi de ma peine.
Ainsi notre de Gaulle, faisant l'empressé
S'introduisant dans les affaires
Il fait partout le nécessaire,
Et, partout importun, devrait être chassé.*

9 mai 2003. *Alphaville*. Est-il possible de tenir un discours contre la technique au moyen d'un film ? Il semble que oui ; ou, au moins, c'est ce que pense Godard si *Alphaville* décrit : « Une société contrôlée par les ordinateurs, en guerre avec les artistes, les penseurs et les amants », comme l'écrit Andrew Sarris sur la pochette du DVD de *The Criterion Collection*. Personnellement j'ai de gros doutes : le cinéma, un « art » où la technique est maîtresse incontestée, ne peut critiquer la technique qu'en se taisant. Un film comme *Alphaville* se contredit à moins d'être le testament d'un auteur : « Après cette critique, je ne veux plus m'asservir à la technique et je ne ferai plus de films. » Mais dans le cas de Godard, *Alphaville* est loin d'être son dernier souffle : quarante ans après, à un âge où le regard n'a plus besoin de lentilles pour observer le monde, il continue à filmer comme dans sa lointaine jeunesse. Certes, ce n'est pas la première fois qu'un artiste crée une œuvre où ce qu'il veut transmettre est sans importance par rapport à la « beauté » ou à ce qu'il dit sans le savoir. Mais *Alphaville* ne tombe pas dans cette catégorie non plus. C'est un concentré des défauts de Godard, tous « ses petits jeux faciles », comme disent ses détracteurs, sont trop évidents. Trop de concession au public, se prenant trop au sérieux et complètement dépourvu d'ironie. C'est sans doute le propre du cinéma d'auteur de faire des clins d'œil à ses fans et d'opposer, orgueilleux, ses milices d'élite aux armées incultes du cinéma populaire, mais dans le cas d'*Alphaville*, la milice d'élite doit se contenter d'une solde de crève-faim.

Alphaville, si l'on est objectif, se réduit à une vision du monde de vieil enfant grincheux ; à des discours à l'eau de rose sur l'art, sur l'amour et sur la pensée ; à quelques belles photos ; et au jeu charmant d'Anna Karina. Pour tenir le coup, le film aurait dû être muet, être coupé d'une bonne heure, ne laissant que quelques images d'Anna Karina et la scène que tous les cinéphiles connaissent, où le soubresaut de la voiture est le seul indice de la tête écrasée.

Si on est magnanime et qu'on aime Godard, comme je l'aime, *Alphaville* est un vaccin pour étudiants en cinéma. Après l'avoir vu, à moins d'être un crétin de première, on ne pourra plus tomber dans une telle facilité même si on a choisi comme slogan la devise de l'AFP² : « Jouissons et que les cons travaillent. »

10 mai 2003. Éphémère. Dans ma jeunesse, pendant le temps que l'école me laissait libre — de la mi-juin à la fin de septembre — j'allais en Suisse jouer au bûcheron et me mêlais de haches, de scies mécaniques et de téléphériques avec des hommes que le temps et l'économie ne laissaient guère libres.

En 1964, dans une hutte revêtue d'écorce de pins, à quelque 1400 mètres de hauteur, pas loin de l'embouchure de la vallée fermée par le petit St-Bernard, à une centaine de mètres d'un lieu où les riches — à nos yeux — Tessinois passaient leurs vacances rangées bien plus rangées que celles de leurs rangés compatriotes de langue allemande (qu'ils disaient mépriser à cause de leur conformisme), mangeaient et dormaient sept bûcherons « normaux » et un bûcheron « spécial ». Le bûcheron spécial était musclé sans être gonflé, exactement comme les normaux ; n'ayant pas le choix, comme les normaux, il prenait le travail au sérieux ; le samedi soir — mais seulement s'ils étaient sûrs que le lendemain il aurait

² Il arrive que deux associations aient le même sigle, mais ce n'est pas le cas d'AFP, car l'Association des Fils de Pute et l'Association des Fainéants Prétentieux sont la même association qui se présente avec un nom ou l'autre en fonction des circonstances, mais toujours avec le même sigle.

plu ! – mes oncles jouaient de la guitare et de la mandoline et il chantait, comme tous les autres, des chansons tristes à bois fendre ; il jurait aussi, comme tout le monde, même si les épithètes qu’il collait à la vierge étaient tellement surprenants que lui seul pouvait les employer sans paraître ridicule ; il était le seul, par exemple, à pouvoir hurler *Madonna maremmana* (Vierge beauceronne, si je transposais au Québec) : mais, des adjectifs spéciaux ne rendent pas un individu spécial ! pour être spécial, de la manière dont je l’entends, il faut quelque chose de plus, de plus unique ; quelque chose qui relève d’une force intérieure que la société ne réussit pas à briser, d’un feu que les eaux du conformisme ne peuvent éteindre, du... du... – je n’ai pas écrit du « génie », même si je l’ai pensé, à cause de Musil et de son histoire de cheval génial. Mais, il était peut-être vraiment génial ; je n’en sais rien.

Ce qui est certain, c’est qu’il était un artiste³, un vrai artiste : de ceux qui se prennent assez au sérieux pour vouloir laisser des signes. Donc, pour faire une histoire courte, ce qui le rendait spécial, c’était qu’il avait une âme d’artiste – je dis « âme » par paresse mais il aurait fallu dire qu’il avait un corps d’artiste.

C’est quoi un corps d’artiste ?

Avez-vous déjà vu les mains de Maurizio Pollini, les yeux de Picasso, les cuisses de Noureev ? c’est ça, un corps d’artiste.

« Corps » est le tout pour la partie qui est à l’origine des capacités artistiques ou qui les incarne de la manière la plus évidente⁴.

³ Je ne fais pas partie de ces gens, surtout artistes, qui croient qu’« artiste » est synonyme de génie.

⁴ Quand on dit « âme » aussi, on n’entend pas toute l’âme. Mais il est beaucoup plus difficile de différencier les parties de l’âme, et ce n’est pas faute d’avoir essayé, depuis qu’elle a envahi les corps dans les années 20 000 avant que le verbe se fit chair.

Donc, hors synecdoque : mon bûcheron avait un derrière d'artiste.

Pas un derrière beau, comme un artiste aurait pu le réaliser mais un derrière qui serait l'équivalent des mains de Pollini, un derrière... génial avec lequel il sculptait toutes les fois qu'il rendait visite à monsieur du bois⁵. Des sculptures éphémères, il va sans dire, même si pas assez pour les autres bûcherons qui les trouvaient un peu trop souvent sous leurs gros souliers, ni pour les riches Tessinois qui venaient montrer à leurs enfants une cabane « comme celle des hommes primitifs ». Edmond, mon bûcheron spécial, était un artiste postmoderne, comme on ne disait pas encore à cette époque-là.

Pourquoi ai-je pensé à cet artiste de merde ? Parce que j'ai lu un article dans *Le Monde* sur Laurent Reynes⁶, un artiste qui a beaucoup de points communs avec Edmond. Laurent Reynes, comme Edmond, réalise des sculptures éphémères mais au lieu de les créer avec son cul, il les fait avec ses mains. Sa dernière œuvre, celle qui est à l'origine de l'article, a été sculptée à 88 degrés, 56 minutes et 28 secondes de latitude Nord, sur une plaque de glace à la dérive et, comme il confie au journaliste hypnotisé du *Monde*, « en principe, elle

⁵ Pour ne pas sombrer dans cette vulgarité si chérie par notre culture, j'ai employé cette vieille expression qui a la caractéristique de s'adapter parfaitement au contexte. Malheureusement elle n'est pas très connue et, gentil comme je le suis, pour ne pas laisser la majorité des lecteurs dans l'enfer des doutes ou dans le paradis de l'ignorance, en voici quelques-unes qui devraient aider à saisir l'opération de création de ces sculptures éphémères quotidiennes : *Lâcher l'aiguillette, parler à son procureur, poser en sentinelle, aller où le roi va à pied* et, pour finir, une expression fort à propos, *mouler un bronze*. Pourquoi toutes ces circonlocutions ? Parce que je pense que l'art est l'art d'arriver de biais au cœur des choses, ce qui, dans le champ artistique, au moins depuis la célèbre boîte de Piero Manzoni ou, plus proche de nous, le célèbre numéro de *Colors*, ne semble plus être très à la mode. J'invite ceux qui pensent qu'il ne s'agit ici que de dits et redits de réactionnaires merdeux (Merde, le mot a été lâché, deux d'un coup, par-dessus le marché !) à aller lire la journée suivante.

⁶ Philippe Dagen, « Laurent Reynes, un sculpteur au pôle Nord », *Le Monde*, 9 mai 2003.

dérivera jusque vers les côtes du Groenland. Mais il faudra un miracle pour qu'on le sache. » L'œuvre, en glace comme vous pouvez vous en douter, est constituée de deux colonnes, chacune formée de trois cylindres superposés d'à peu près 50 centimètres de hauteur chacun, avec en équilibre sur leur sommet un cylindre identique à ceux des colonnes. Toutes ses œuvres, nomades et éphémères, s'inscrivent « dans le paysage avant de disparaître sans laisser de traces. » Dans sa sculpture polaire Laurent Reynes a placé un message... comme Manzoni sa merde dans la boîte⁷ ? L'article ne le dit pas. Ce qui est certain, c'est que Laurent Reynes n'est pas un artiste naïf comme Edmond. Il réfléchit sur son œuvre et il veut maintenant « voyager dans le temps ». Il placera ses sculptures parmi des ruines antiques en Turquie : « Ce serait bien, cette aventure au-delà du temps... j'ai bon espoir, ça va se faire. »

Mais pourquoi ai-je parlé de Laurent Reynes ? Parce que j'aimerais que quelqu'un m'explique pourquoi *Le Monde* lui a dédié une page entière.

11 mai 2003. Boîte 004. Comme la célèbre entaille de Fontana, la préparation des 90 boîtes de Pietro Manzoni est plus qu'une simple provocation. Si les critiques, les intellectuels, les journalistes, tous ceux qui font l'opinion publique et privée évaluent les œuvres d'art en fonction du nom de l'artiste, l'idée de Manzoni est géniale pour sa simplicité⁸. Comme il écrivit : « Si les collectionneurs veulent vraiment quelque chose d'intime, quelque chose de vraiment personnel, il y a la merde d'artiste. » C'est dommage qu'il soit mort très jeune (en 1963, à 29 ans) parce qu'il aurait sans doute réussi à convaincre un certain nombre d'artistes de vendre des œufs durs avec leurs empreintes digitales, comme il s'apprêtait à

⁷ Est-ce un hasard si Laurent Reynes est né l'année de l'exposition de l'œuvre la plus connue de Manzoni ?

⁸ Manzoni est aussi le nom du plus célèbre romancier italien du XIX^e siècle, ce qui a certainement eu un impact sur la « haine » de Pietro Manzoni pour les noms célèbres.

le faire. Je vis entourée de gens normaux et dans mon entourage il y a un pourcentage très élevé de maniaques d'œufs durs et d'art, il est donc logique d'extrapoler et de dire qu'il aurait pu devenir riche, très riche, au moins aussi riche que Bill Gates.

À bien y penser, dans les années soixante, se sont décidés les sorts de l'humanité : d'une part, la technique avec ses ordinateurs, de l'autre, l'art avec les œufs durs. Malheureusement – pour le plaisir – les œufs durs ont perdu.

Pour information : une boîte sœur de celle que vous voyez ci-dessous (la boîte 004) a été achetée par la *Tate Gallery* pour 52 000 \$, une très bonne affaire selon le directeur de la galerie.



P. S.

Loin de moi l'idée de vouloir apporter de l'eau au moulin des imbéciles qui trouvent que tout ce qui a été produit après le méli-mélo impressionniste n'est que de la merde. Le mélange entre art et politique ne peut pas être défait sans se retrouver avec un art mort et une politique pareillement sans vie. Je trouve beaucoup plus intéressant de parler des boîtes ou de l'entaille de Fontana plutôt que de Guernica ou de la chapelle Sixtine ; ce qui ne veut absolument pas dire que je

préfère regarder les boîtes de Manzoni plutôt que Guernica ou la chapelle Sixtine.

12 mai 2003. *Adorno et des Forest.* Un mouvement de la langue qui accompagne les idées avec une inertie solidaire empêchant toute course faussement libre, des sentiments soulagés des bariolures attrape-nigauds personnelles et gros d'un universel rapport poétique au monde, des mots enchaînés aux mots que – hasard ou volonté de la nature, qui sait ? – la marée insouciante de l'histoire abandonna, un amour de la découverte qui découvre ce qui depuis toujours a été découvert sans que le « depuis toujours » pétrifie le regard, une pensée sans concessions à la routine de la pensée, voilà ce qui joint, sinon dans l'absolu vide du monde de la culture, certainement dans l'infime absolu de mon monde, l'obstiné auteur de *Minima Moralia* et l'auteur obstiné d'*Ostinato*.

13 mai 2003. *Le style de de Gaulle.* Il fut un temps où je pensais que de Gaulle avait un beau style, une écriture classique où « courroux » pouvait remplacer « colère » sans afféterie. J'aimais aussi ses positions en politique internationale – comme j'aimais celle de Ceausescu, qui, seul parmi les noirs personnages « communistes »⁹, résistait à l'oligarchie soviétique. Je me suis aperçu, et pas depuis longtemps – pourtant ce n'est pas faute qu'on me l'ait dit ! – que son anti-américanisme, que j'aimais tant, n'était que le revers de la médaille nationaliste, et que la grandeur de la France et l'empire français n'étaient pas, pour lui, de simples formules rhétoriques. Si je voulais rester avec mes idées de jeunesse, je n'aurais jamais dû lire ses mémoires, d'où ressort l'image crue de l'homme tel qu'il veut se montrer.

Son style n'est pas beau.

Il écrit comme un bon lycéen, qui a bien appris les règles de base en lisant consciencieusement ses classiques : sans étin-

⁹ Tito était plus difficile à classer, pour une petite tête comme la mienne qui n'avait que deux tiroirs et une énorme poubelle.

celles, sinon celles, artificielles, que connaissent tous les flâneurs de la langue française.

- Qu'est-ce qu'un beau style ?
- Un beau style.
- Et le style est l'homme ?
- Et le style est l'homme.
- Et le fond ?
- Le fond est au fond.
- Caché ?
- Caché.
- Mais alors...
- Mais alors.

14 mai 2003. *Le chalet de Marguerite.* Marguerite a un chalet. Un très grand chalet qu'elle fit construire avec l'argent de son père quand elle était gauchiste et croyait mordicus en la nécessité d'exploiter ses riches parents. Elle avait laissé son père le faire construire comme il voulait et là où il voulait et n'avait demandé que deux ou trois choses : une grande pièce avec une table en bois pour au moins vingt personnes, une énorme cheminée au rez-de-chaussée, une chambre-bureau pour elle et le reste ouvert avec des lits superposés pour les copains au deuxième. Elle avait eu son chalet. Un chalet comme elle le voulait, même si les deux colonnes que son père avait fait placer à l'entrée étaient là pour l'emmerder plutôt que pour soutenir le petit toit très kitsch. Pas loin de Sutton, au beau milieu d'un terrain d'une trentaine d'arpents qui, après une sanglante tentative (sanglante pour l'amitié) de le cultiver pour le fourrage, avait été repris par l'ancien propriétaire qui, chaque hiver, payait son fermage avec une corde de bois de bouleau pourri. Elle aimait beaucoup son chalet qui, depuis la mort de son troisième mari, était la seule chose (et « chose » dans ce cas-là englobait les personnes aussi) qui l'empêchait de rentrer en France.

La convivialité et l'amitié l'avaient passablement déçue et depuis qu'elle venait d'ensacher la quarantaine, elle ne prêtait plus très volontiers le chalet. Mais quand Benoît lui demanda s'il pouvait organiser la fête pour les cinquante ans de sa copine, qu'il lui promit de tout faire et l'invita à arriver avec les invités à l'heure du souper, que les gens loueraient une chambre à Sutton, qu'une femme serait venue faire le ménage, etc., etc., elle ne dit pas non. Surtout parce qu'elle aimait beaucoup Sylvie et qu'elle trouvait que Benoît la traitait de manière bien plus dégueulasse que la moyenne des hommes.

Elle décida de partir le matin tôt pour s'arrêter déjeuner chez Claude et Nicole. Elle serait arrivée au chalet vers 5 heures, un peu avant les invités, pour s'assurer que tout était en ordre.

Le vendredi soir, au téléphone avec Benoît.

- Je dois laisser ma voiture à Sylvie. Je partirai avec toi.
- Moi, je pars le matin, vers 9 heures. Je dois m'arrêter chez des copains pour un brunch.
- Moi, je ne peux pas avant midi. Tu pourrais m'attendre.
- Tu avais dit que tu n'avais pas besoin de moi, et puis je ne peux pas dire à mes amis...
- Si tu veux, tu peux. Nous aussi nous sommes tes amis...
- Mais nous avons décidé ensemble de...
- Tu dramatises ! Entre amis... je n'aime pas les choses trop formelles. Tu veux qu'on fasse la fête chez toi, oui ou non ?
- Oui, mais...
- Un « oui mais », c'est un « non » hypocrite.
- T'exagères.

Elle avait fini par dire oui, ils partiraient à midi. Après avoir raccroché, quand elle s'aperçut que les larmes n'étaient pas bien loin, elle cria « Meeerde, et puis meerde et meerde encore ».

Le lendemain matin à 9 heures et demie, téléphone.

- J'ai fini mon travail plus tôt. Que dirais-tu de partir à 10 heures ?
- T'es fou ! Non. J'ai des choses à faire.
- Tu ne peux pas les faire au chalet ?
- Non.
- Alors lundi en rentrant ?
- Non.
- Si on part à midi, on arrive seulement vers 2 heures...
- Ça fait un mois que tu le sais... si j'avais su qu'on pouvait partir tôt, j'aurais pu aller chez mes copains.
- Fais-le pour Sylvie, deux heures de plus nous permettront de mieux préparer...

Elle avait fini par dire oui, une demi-heure plus tard ils parlaient. La rage qui la rongait rendit le voyage encore plus pénible que prévu. Il avait emmené le cochon de lait et rien d'autre.

- Tu n'as pas assez de beurre.
- Ça dépend de combien il t'en faut...
- Du Coke pour les enfants non plus.
- Tu devrais faire une liste.
- Aide-moi et pendant que je fais un trou pour cuire le porc, tu pourras aller à Sutton acheter ce qui manque...

Elle n'aimait pas l'idée de creuser un trou. Elle résista, il insista, elle céda, alla à Sutton. À son retour il attendait pour

savoir comment cuire son porc. Elle prépara les salades, les entrées, la farce, la table.

Je suis encore une fois le dindon de la farce, qu'elle se dit, quand Benoît lui demanda de couper et de servir la viande.

Les amis de Sylvie la saluèrent avec la distance intéressée des nobles russes du XIX^e siècle envers les préceptrices françaises et ne lui adressèrent pratiquement plus la parole de la soirée. À onze heures, elle s'enferma dans son bureau mais ne put fermer l'œil ni, surtout, la porte à des pensées plus noires que cette noire nuit sans lune où les nuages noirs, posés sur la cime des érables comme un monstrueux chapeau sans forme, avaient éteint, peu à peu, jusqu'à la dernière étoile. Elle en voulait au monde entier pour l'indifférence avec laquelle le « j'aimerais bien faire cela » se transformait en « cela nous est dû », pour la morgue avec laquelle on se débarrassait de celle qui, n'étant pas du cénacle, n'était pas digne des paroles sacrées, pour la stupidité de leur rire qui criait tout haut « nous sommes du bon côté, nous sommes forts et intelligents et engagés et sensibles ». Et cons.

Mais elle s'en voulait surtout à elle-même. À son incapacité congénitale de dire non, de tout accepter parce que... parce que... parce que dans sa merde d'enfance on l'avait moulée comme il se devait pour faire une petite fille qui aurait dû rendre heureux un médecin ou un avocat ou un marchand de vin, être comme il faut et se taire, avaler les couleuvres, les digérer en plus, trouver ça bon les couleuvres, ne pas vomir dans les plats quand les plats sont à vomir. Les plats ou les phrases, comme cette phrase de Lacan que ce cher Benoît lui avait servie, quand elle lui disait que le trou dans le jardin c'était peut-être pas une bonne idée : « Tu sais, tout ce qui n'est pas donné est perdu ». En effet, il y avait pas mal de coups de pieds au cul qui s'étaient perdus ce jour-là, elle les sentait retenus dans ses genoux. Elle rêva un instant de faire un esclandre, de tous les foutre à la porte avec fracas. Puis elle s'endormit. Elle se réveilla tôt le lendemain et quitta les

lieux avec le sourire narquois de la souris qui échappe à son chat.

15 mai 2003. Dès.

Dès qu'une chose existe, elle a le droit d'exister.

Dès qu'une chose existe, on doit l'accepter.

Dès qu'une chose existe, on devrait se taire, car

dès qu'on parle d'une chose elle existe au-delà de son existence.

16 mai 2003. Mamertin le déclencheur. Bien installé dans la douillette, avec la houppe de mon grand-père que, ces temps-ci, tous mes amis prennent pour un cafetan, je compulsais les *Panegyriques de Maximien*¹⁰. Maximien ? Qui diable était-il ? Je me vante de connaître quelques événements et un certain nombre d'empereurs mais ce Maximien-Hercule est, pour moi, un parfait inconnu. Dans l'introduction Odile Ricoux écrit que Dioclétien l'appelle à ses côtés pour « rétablir les affaires de l'État » et crée ainsi la dyarchie. Dioclétien ? Lui, je connais. Je connais ? Il massacrait les chrétiens, il... rien... je ne connais même pas l'époque... avant Constantin, c'est sûr... troisième siècle donc. Allons lire la « bible »¹¹ : Volume premier, chapitre XIII : « Le règne de Dioclétien et de ses trois associés Maximien, Galère et Constance Chlore. » Ça ne va pas très bien, j'ai l'impression que mes connaissances de l'Empire romain se réduisent à Auguste, Néron et... « Comme Auguste, Dioclétien peut être considéré comme le fondateur d'un nouvel empire. » Fils d'esclaves, carrière dans l'armée (comme Powell) et enfin empereur. Mais... Constance Chlore ?... Constance Chlore... Constance Chlore ? Pas possible... Mais oui : « J'aime Constance Chlore. Ce soir, Constance Chlore, tu es le seul visage que j'aime. La loutre a un visage de loutre. Constance Chlore a un visage de Cons-

¹⁰ Mamertin, *Panegyriques de Maximien*, édit. bilingue, Les Belles Lettres, 1999.

¹¹ Edward Gibbon, *The Decline and Fall of the Roman Empire*, The Modern Library, 1995.

tance Chlore.¹² » Ducharme n'arrêtera jamais de m'étonner. Et le frère de Bérénice s'appelle Christian. Ce qui nous ramène au fils de Constance Chlore et de sa concubine Hélène – pour laquelle on inventa un père, roi et anglais –, à ce Constantin le Grand qui remit l'empire entre les mains des *Christians*, la même année que la mort de Dioclétien¹³. Ce même Constantin qui, après avoir épousé Fausta, la fille de Maximien-Hercule, aida ce dernier à aller à l'Élysée (pas celui de Chirac) en « s'étranglant de ses propres mains ». Après sa mort, toutes les statues de Maximien furent réduites en poussière (comme celles de Saddam) même si son fils, le terrible Maxence, avait encore un grand pouvoir (pas comme celui de Saddam). La malheureuse Fausta qui, amoureuse de son beau-fils, lui fit payer de sa vie le refus de ses charmes, et qui sera tuée par son mari qui n'était peut-être pas porté sur la volupté, comme écrit Gibbon, mais qui n'était pas porté non plus sur le pardon. Compliqué ? Si on ne voit pas le fils conducteur. Comme chez Ducharme.

J'aurais pu compliquer encore l'histoire (pas celle de l'Empire, mais celle de mes rapports à Mamertin) en faisant noter qu'un des textes les plus célèbres sur le panégyrique de Mamertin a été écrit par Nixon (pas Richard) en 1981 ou qu'avant la péroraison finale, Mamertin écrit que « Le peuple déchaîné des Maures tourne sa fureur contre son propre sein. » (Casablanca ?)

¹² Réjean Ducharme, *L'avalée des avalées*, Gallimard, 1966.

¹³ Si ce que dit Gibbon est vrai, drôle de mec que ce Dioclétien-Jupiter, qui se considère comme un dieu mais donne sa démission d'empereur le jour de la fête du travail (premier mai 305) et qui, quelques années plus tard, lorsque son moins sage collègue Maximien-Hercule, qu'il avait obligé à démissionner la même journée que lui, lui demande de reprendre le pouvoir, répond que s'il voyait la beauté des choux qu'il cultivait dans sa terre natale, il n'aurait jamais pensé lui demander de retourner au pouvoir.

17 mai 2003. Deux couillons, plus un. Un amphi de l'UQAM, une faune génériquement de gauche, un court-métrage sur les *piqueteros*, deux Argentines qui décrivent brièvement la situation politique de leur pays, un débat, et tout le tralala.

Devant moi, deux couillons parlent à haute voix.

Celui de gauche, le couillon gros, barbiche, yeux sales de porc en liberté, parle de trotsks, de ML, d'anars avec une pédanterie à faire pâlir le plus plat des Baillargeons ; l'autre, le couillon sec, visage de hyène ankylostomasiatique, écoute et rit comme écoute et rit un couillon sec à côté d'un gros couillon gros. Silence de trois minutes – silence côté orifices, mais côté patte ça bruite, et comment ! et ça recommence, avec le mince qui ne cède pas sa place. Contents, satisfaits, conscients de leur puissance intellectuelle, ils enfilent des perles de banalité sur une brochette rouillée avec l'assurance bornée des individus que la vie n'a pas encore connus. Logique flasque, sentiments sans sentir, gestes vulgaires sous un couvercle de mots décrépits.

Je dois m'en aller.

Je n'aurais jamais imaginé que de tels sous-produits des mouvements des années soixante-dix eussent si bien résisté aux intempéries des années.

Voilà le troisième couillon : comment ai-je pu penser que les nouvelles générations n'avaient pas le droit, comme la mienne, à leur dose d'imbécillité ?

P. S.

Une fille, de deux ou trois ans leur cadette, un regard déjà maternel, les écoutait en silence.

18 mai 2003. Litanie.

Pour Casablanca et Riad,

Merci Bush.

Pour ces regards à peine éclos qui fanent,

Merci Bush.

Pour le gonflement de la bêtise militaire,

Merci Bush.

Pour l'intumescence de la violence religieuse,

Merci Bush.

Pour toutes ces têtes baissées

par crainte et par haine,

Merci Bush.

Pour les nationalismes revigorés,

Merci Bush.

Pour le mépris de l'Amérique,

Merci Bush.

Pour les morts stupides à venir,

Merci Bush.

19 mai 2003. *L'inattendue rencontre de deux bergers.* Quand, en lisant les considérations de John Berger¹⁴ sur un tableau de Seker Ahamet, *Bûcheron dans la forêt*, je vis venir une longue citation de Heidegger – je la vis venir parce qu'étant sous forme de dialogue et les noms des personnages étant en haut de casse, elle détourna mon attention dès que je tournai la page – je fus fort étonné. Je ne m'attendais vraiment pas à trouver des citations, surtout de longues citations, de Heidegger dans un livre de Berger. Et pourtant, vu leur amour des forêts et leur rapport aux paysans, c'est assez normal. Sans doute fus-je surpris parce qu'ils étaient dans deux clairières très éloignées de ma tête et je n'avais jamais pensé qu'un passage entre les deux existait. Mais, à bien y réfléchir, mon explication ne fait que déplacer le problème.

Probablement les deux clairières sont-elles aussi éloignées à cause des différences de style : là où l'auteur de *G* cherche à

¹⁴ John Berger, *Au regard du regard*, l'Arche, 1995.

rendre le flou avec une suite de phrases précises, le berger du langage précise les concepts avec des spirales de phrases floues. Qu'est-ce qui crée le passage entre les deux ? La conception de la pensée comme *venant-dans-la-proximité de la distance*.

20 mai 2003. Fermiers. Je lis à la fin d'une page¹⁵ : « Sous l'empire, tout cela fut changé, un mouvement continu de concentration se produit qui finit par remettre les mines aux mains des empereurs. » et au début de la suivante : « Depuis cette époque, le fisc exerce un contrôle rigoureux sur les fermiers. » Il y a quelque chose qui ne va pas. Comme d'habitude, des étudiants ont dû arracher des pages. Page XXXIX et page XL, oui il manque... mais non... page 39 et 40, c'est bon. Un problème d'édition ? Sans doute.

Eh bien non ! ce n'est pas un problème d'édition, c'est un problème de culture. Je ne savais pas que le fermier était celui « qui tient un droit en ferme » et que ferme, en droit, est une « convention par laquelle le propriétaire d'un droit en abandonne à quelqu'un la jouissance pour un temps déterminé et moyennant un prix fixé », comme le recouvrement des impôts, par exemple. Comme pour les mines sous Dioclétien.

21 mai 2003. Martyrs. Je dois remercier les martyrs de la foi musulmane qui s'immolent pour un coin de paradis, pour laisser quelques milliers de dollars à leur famille et pour la cause du peuple arabe parce qu'ils m'ont permis de me libérer d'une vision romantique du martyr qui sous des couches plus ou moins étanches continuait à exciter mes vieux neurones. Même dans le célèbre crachat de S. Eulalie — *La martyre ne répondit pas ; mais elle frémit et cracha dans les yeux du*

¹⁵ Leclercq H., *Les martyrs*, Tome II, *Le troisième siècle – Dioclétien*, H. Oudin Éditeur, 1903.

tyran. — où j'ai toujours vu l'expression d'un orgueil féminin indomptable, je ne vois aujourd'hui que de l'asservissement aux manipulateurs de Dieu.

22 mai 2003. *Variations en si sur la vérité.*

V1. Si la vue est l'organe de la vérité, nous n'avons jamais eu un monde si vrai.

V2. Si le langage dévoile la vérité, nous n'avons jamais été si peu vêtus.

V3. Si la pensée nous approche du feu de la vérité, nous n'avons jamais risqué autant de brûler.

V4. Si la vérité sort de la bouche des enfants, le monde est une énorme garderie.

V5. Si la vérité existe, la vie est morte.

23 mai 2003. *La visite.* Un dimanche après-midi au mois de mai quand l'animation du ventre aidée par le soleil qui frappe juste apporte au cerveau cette agréable turbulence qui met fin à l'enfance, loin du terrain de jeu où une sphère criarde rebondit sur jambes obsessionnelles de collégiens étêtés, il tisse avec Enrico d'inutiles toiles pour gorges généreuses, attendant que la tête du peloton, égrainé à travers le village, pointe à quelques mètres de la grille. Sa mère était toujours la première, une centaine de mètres d'avance les rares fois que le père l'accompagnait, de quelques mètres seulement quand la mère d'un autre la ralentissait *vous êtes la mère de... votre fils est... je crois que nos enfants s'aiment bien... oui... vous savez que... comment savez-vous?... ce n'est pas étonnant... ils font toujours des histoires... oui, mais... ils sont grands, à leur âge ils savent très bien ce qu'ils veulent....* Dès que l'ombre glissait sur le mur de la dernière maison, une nouvelle turbulence balayait les fragments qui après quelques voltiges obscènes finissaient pour s'apaiser dans les recoins les plus chauds de l'âme — non pas l'âme que prêtres aux

mains lestes et aux prières défaites embourraient des péchés de vivre mais celle qui gemmait sans trêve – d'où au grès du chaos de la chair auraient repris forme et substance dans les heures vides que la visite abandonnait.

24 mai 2003. *Pensée et guerre.* « La guerre représente toujours une défaite de la pensée¹⁶ », une belle phrase fausse. Tout à fait fausse : à moins de croire que penser soit discuter pour trouver un accord entre les hommes – entre les représentants des États, en réalité – ce qui ne revigore certainement pas une pensée débile. La pensée ne peut être défaite (si on veut emprunter cette expression à Abdou Diouf) que par une autre pensée qui, par la pensée défaite ensemencée, un jour, de la pensée défaite fera la pensée gagnante.

25 mai 2003. *Sentiers qui mènent quelque part.* N'ayant rien de vraiment intéressant à faire en cette pluvieuse journée de mai (les cerises ne sont pas encore mûres, les *Invasions barbares* ne m'intéressent pas, la testostérone n'est pas en crue et le petit Matis ne décolle pas de son grand-père venu de France), j'ai décidé de baguenauder parmi les mots de mon domaine.

J'apprends ainsi que, par analogie avec mathématique et électronique, Ph. Dreyfus, en 1962, introduisit le terme « informatique » pour définir *la science (technique) ayant comme champ d'étude le traitement automatique des informations*. « Traitement automatique » me plonge dans les ordinateurs et « information » me lance vers une immense nébuleuse qui commence avec l'information comme ce qui permet de se mettre au courant, passe par l'information-gagne-pain des journalistes et par celle qui frôle la connaissance, pour terminer avec l'entropie de la théorie de Shannon. La partie de la nébuleuse la plus concernée par le traitement automatique est sans

¹⁶ Abdou Diouf, « Le pluralisme culturel, un projet politique », *Le Monde*, 23 mai 2003.

doute celle qui est liée à la connaissance et dans ce sens l'influence de la langue anglaise est plus qu'évidente. Et, pour rester dans les rapports entre le français et l'anglais, « informatique » semble mieux dire ce qu'est l'informatique que « *Computer Science* » car le syntagme anglais met un peu trop l'accent sur la machine qui calcule, d'une part et, de l'autre, « science » fait figure de sainte nitouche cachant la débauche de la technique. Même si la machine qui calcule – encore une fois le terme français « ordinateur » a une portée plus générale que le terme anglais car, si le calcul aide à mettre de l'ordre, l'ordre ne se réduit pas au calcul – est omniprésente, il n'est pas nécessaire de croire comme Alvin Toffler qu'on est dans l'*Information Age*, pour admettre que l'information est encore plus omniprésente (si on me concède d'ajouter un plus à cet « omniprésent » qui est déjà au-delà de toute comparaison).

À l'issue de cette première promenade, il est difficile de ne pas vouloir coller l'étiquette « informatique » sur tout ce qui touche l'information et pourtant... Et pourtant il y a quelque chose qui ne me satisfait pas, qui me gêne. J'ai l'impression qu'on m'a donné un avant-goût de quelque chose de formidable, que j'avance les mains pour le recevoir et... *tac!* je reçois une tape sur les doigts. Ou encore : c'est comme si je me promenais dans les sentiers parfaitement entretenus d'un petit parc bien charmant et, désirant visiter la forêt grouillante d'animaux étranges, de fées aux cheveux d'or et de plantes magnifiques qu'un énorme ravin sépare du parc, je n'avais pas le courage d'emprunter le pont bringuebalant protégé par une affiche interdisant l'accès aux visiteurs.

Ça suffit ! Je prends mon courage à deux mains... aucun gardien à gauche... personne à droite... j'y vais...

Passé le pont, il y a, cloué au tronc lisse d'un jeune hêtre, un écriteau portant une citation de Diderot en lettres brûlées : *Le principe immatériel était l'être éternel qui informe ; la matière était l'être éternel qui est informé.* Ah ! Voilà un autre sens d'« in-

former », qui me semble diablement intéressant. La matière est informée. Ça commence bien ! Ça doit venir du latin. Al-
lons voir : *Informo, avi atum are* : a) donner une forme et tra-
vailler des objets physiques ; b) instruire ; c) décrire, repré-
senter ; d) structurer ; e) se faire une idée.

Donner une forme ? Décrire ? Structurer ? Se faire une idée ?
N'est-ce pas ce qui s'appelle « faire de l'informatique » ?

Instruire ? Un programme n'est-il pas une suite d'instruc-
tions ?

Je commence à me sentir mieux, c'est tellement agréable
d'être loin des sentiers battus ! Ce détour jusqu'à nos ancê-
tres les Latins, m'a permis de trouver une définition d'« in-
former » qui met au premier plan l'organisation, l'ordre...
l'ordinateur ? Donc, informatique pourrait aussi vouloir
dire : *la science (technique) ayant comme champ d'étude le traite-
ment automatique de ce qui donne une forme et structure le monde.*
Cette définition non seulement a l'avantage d'être plus géné-
rale mais aussi d'être plus ancrée dans la pratique mondaine.
Si à cette définition j'ajoute que le noyau dur de l'infor-
matique est constitué des mathématiques et de la logique, ces
sciences que nos autres ancêtres, les Grecs, nous ont léguées
il y a un peu plus que deux millénaires, je commence à me
sentir mieux. Et, vu que je suis dans la clairière grecque, il
faut que je rende visite au maître de ceux qui classifient, au
Stagirite, au fondateur de la logique, — la logique rigoureuse
sans laquelle, même si certains avant-gardistes feignent de
l'ignorer, la logique floue n'aurait jamais eu droit de cité
dans le monde des sciences.

— *Tu quoque in ontologico regno !*

— Non. Ce n'est pas pour l'ontologie que je veux voir
Aristote mais pour la « forme », pour ce qui « in-
forme » la matière comme c'était écrit au-delà du
pont.

— Le lien est quand même fort.

-
- Sans doute. Mais je ne veux pas mélanger l'ontologie à la Gruber avec l'ontologie aristotélicienne comme un jeune étudiant. Si les hommes avaient une âme, ce serait la forme.
 - Tu vas loin !
 - Mais tout, dans l'univers, a une forme, « s'informe » selon une cause « formelle » qui est ce qui, par exemple, fait qu'une bague est une bague et pas simplement de l'or...
 - Mais c'est l'orfèvre qui fait la bague !
 - L'orfèvre est la cause efficiente... comme l'informaticien.
 - Arrête, s'il te plaît.
 - D'accord.

Je retournai vers le parc et, à quelques mètres du pont, je trouvai un rasoir — vous ne me croyez sans doute pas ! — mais c'était le rasoir d'Occam. Je le mis dans mon cartable et depuis je ne le lâche plus, même pas quand je dors.

Est-ce qu'après ce détour on pourrait avancer que l'informatique est la science-technique que les hommes ont trouvée pour *donner une forme à la matière* à l'aide d'une autre matière (l'ordinateur) qui suit mécaniquement des instructions ? Sans doute. Ce qui est bien plus que la définition de Dreyfus.

Est-ce qu'on pourrait aussi dire que l'informatique est le souffle de l'homme qui donne *une forme et structure une partie du monde* d'une manière répétitive pour que la machine répète bêtement jusqu'à ce que courant existe ? Sans doute.

Est-ce qu'on pourrait aussi dire que l'informaticien et ses acolytes donnent une forme au monde, comme les artistes, comme les philosophes ? Sans doute.

Tout cela, n'est-ce pas un peu trop ? Peut-être.

* *

*

Ces promenades m'ont fait oublier que je devais écrire un texte pour le bulletin du département sur pourquoi je suis devenu informaticien. Je vais le faire sous forme d'entrevue, ça va plus vite.

- Pourquoi es-tu devenu informaticien ?
- J'le sais-tu moi ?
- Fais un effort !
- Parce qu'à l'époque lointaine de mes études, ceux qui faisaient de l'informatique étaient surtout les ingénieurs en électronique.
- Pourquoi ingénieur en électronique ?
- Parce que c'était la branche du génie où il n'y avait pratiquement pas de dessins à faire car je suis doué pour le dessin comme un hippopotame pour le vol plané.
- Et pourquoi le génie ?
- Pour que me parents soient assurés que je ne devienne pas un cultivé indigent.
- Et pourquoi fréquenter l'université ?
- Parce que, confronté quotidiennement à la dureté du travail manuel, je compris en très bas âge que les soi-disant travaux intellectuels étaient des jeux pour adultes chanceux. Et, pour revenir à ta question, l'informatique permet aux ambitieux de jouer dans le « privé » en faisant beaucoup d'argent et aux curieux de jouer dans les universités en s'amusant comme des fous.